

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE

Enfance. Vains essais de vie religieuse.

Il naquit à Amettes, dans le diocèse de Boulogne, le 25 mai 1748, le premier d'une famille de quinze enfants. Les parents, qui vivaient modestement d'une petite terre et d'un commerce de mercerie, tinrent à remercier Dieu d'avoir ainsi béni leur mariage : ils élevèrent tous ces chrétiens dans la pureté et l'innocence, se montrant eux-mêmes des modèles de piété et de bienfaisance.

La famille comptait plusieurs ecclésiastiques. L'un d'eux, François-Joseph Labre, curé d'Erin, oncle paternel, fut choisi pour être le parrain du premier né. Le temps venu, il se chargera de son éducation : on le destinait au sacerdoce. L'âme de l'enfant se tourna d'ailleurs vers Dieu avec une dévotion tendre ; et l'abnégation se manifesta chez lui très tôt.

Dans la maison de ses parents, il faisait bon accueil aux pauvres et leur distribuait presque toute la nourriture qu'on lui donnait pour lui-même. L'hiver, il ne s'approchait pas du feu. La nuit, une planche lui servait d'oreiller. Maltraité sans motif par un serviteur du presbytère d'Amettes, il ne s'en plaignit jamais et parut même le supporter avec une certaine satisfaction.

Quand Benoît eut reçu la confirmation, le curé d'Erin l'accueillit dans son presbytère. Il n'eut d'abord qu'à s'en louer : un jugement solide, une mémoire heureuse, une compréhension facile, une certaine vivacité tempérée par beaucoup de douceur et de docilité, composaient le caractère de l'enfant.

Voici qu'il a maintenant seize ans. Son éloignement pour le monde et son goût de la prière tournent ses pensées vers l'état religieux ; il songe d'abord à la Trappe. Effrayé, son oncle lui représente que l'entreprise dépasse ses forces : le jeune homme n'est pas très robuste. De toutes façons, les parents refusent leur consentement. Les études en vue du sacerdoce sont reprises vaillamment.

Mais les austérités redoublent. Benoît perd la paix de son âme. Une retraite accomplie sous la direction d'un prêtre expérimenté ne lui rend pas le calme.

Une épidémie sévit soudain dans la paroisse d'Erin. Oncle et neveu se dévouent. le curé contracte le mal et meurt. Benoît retourne chez ses parents qui s'opposent toujours à son départ pour la Trappe. Il se décide, faute de mieux, à suivre la règle des Trappistes sous le toit paternel.

Pour lui voir continuer ses études, on le confie à son oncle maternel, l'abbé Vincent, vicaire à Conteville. Mais ce prêtre ne dépensait et ne se dépensait que pour les pauvres. Était-ce un exemple pour Benoît ? L'abbé conseilla au garçon de ne plus parler à ses parents que de la Chartreuse, qui passait pour être moins austère que la Trappe ; il obtient alors son congé.

On le refuse à Val-Sainte, puis à Neuville. Les parents, qui n'en sont pas fâchés, le confient au vicaire de Ligny-lès-Aire qui, après quelque temps, lui suggère une nouvelle tentative à Neuville. Cette fois, on l'accepte.

Dans sa cellule, le postulant est pris d'angoisse : la règle des Chartreux ne lui donne aucune paix. Le prieur, tout édifié qu'il est par la vertu du jeune homme, le rend à ses parents.

Il est épuisé, mais plus résolu que jamais à se faire trappiste. La famille ayant enfin capitulé, Benoît fait à pieds les soixante lieues qui le séparent de Mortagne. On l'y refuse pour une question d'âge : il n'a que vingt ans et il en faut vingt-quatre. Une lettre adressée à la Trappe de Sept-Fons n'a pas plus de succès.

Sur recommandation de l'évêque de Boulogne, il fait une seconde tentative à la Chartreuse de Neuville. Il y retrouve les mêmes angoisses. Après un séjour de deux mois, le prieur le met affectueusement dehors.

Le voilà de nouveau sur les routes. Dans une lettre à ses parents, il dit ceci : « Je m'achemine vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps. Je vous demande pardon de toutes les désobéissances et de toutes les peines que je vous ai causées. Je vous prie de me donner votre bénédiction afin que le Seigneur m'accompagne. Je vous ai beaucoup coûté, mais soyez assurés que, moyennant la grâce de Dieu, je profiterai de tout ce que vous avez fait pour moi » (octobre 1769).

On le refuse à la Trappe. Il marche pendant quatre semaines vers Sept-Fons et commence à vivre d'aumônes. Ô surprise, on l'accepte à Sept-Fons ! Sous le nom de Frère Urbain, il fait l'admiration de tous. Mais bientôt, ses tourments le reprennent et sa santé en est altérée ; la fièvre le prend. On le soigne à l'hôpital extérieur. À peine rétabli, il est congédié (juillet 1770). « Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit Benoît.

Le pèlerin mendiant.

Benoît est désormais fixé sur deux points : 1) Dieu ne le veut pas dans la solitude. 2) Dieu lui veut les mêmes vertus que les solitaires, mais dans le monde (renoncement, retraite intérieure, abnégation, vie d'oraison, humiliations de la pauvreté et rigueurs de la pénitence). Il promènera par tout le monde le spectacle de ses vertus, vivant d'aumônes, faisant l'aumône. Il avait gardé l'habit des trappistes. Sa besace contenait un bréviaire (qu'il récitait chaque jour), l'Évangile et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il portait à son cou un chapelet, sur la poitrine un crucifix. On le vit d'abord propre, puis sale et pouilleux pour décourager les admirateurs.

Ses pèlerinages successifs lui feront visiter la France : le Mont Valérien, Aix-en-Provence, où il prédit à une jeune fille qu'elle fonderait à Rome un institut religieux.

À Paray-le-Monial, il prolonge dans le sanctuaire ses dévotions. Une tourière devine son épuisement et lui fait servir un repas au parloir. On doit ensuite l'hospitaliser et il édifie les autres malades. À Tarare, les Capucins le prennent pour un espion et lui refusent asile. À Dardilly, il est reçu avec d'autres mendiants par les Vianney. Le Curé d'Ars conservait la lettre de remerciement adressée par le pèlerin à ses hôtes quelques jours plus tard.

À Moulins (souhaitait-il revoir Sept-Fons ?), on l'accuse d'un vol et on lui interdit l'accès de l'église. Mais le jeudi-saint, il multiplie les pains en faveur de douze pauvres et sa prière guérit un malade qui souffrait depuis plus de vingt ans. Les calomnies n'en cessent pas pour cela. Il s'enfuit.

En Gascogne, il porte secours à un blessé grave. On l'accuse d'être l'agresseur. Le blessé se remet (promptement) et, après avoir disculpé Benoît, l'accompagne pour rendre grâces jusqu'à Barcelone.

Il visite donc aussi l'Espagne (Saragosse, Burgos, Saint-Jacques), la Suisse, l'Allemagne, l'Italie (surtout Rome et Lorette, où il fera de fréquents et longs séjours).

De Chiers, il écrit pour la dernière fois à ses parents. À Assise, il s'enrôla parmi les Cordeliers.

Au tombeau de Saint Romuald, à Fabriano, il fait une confession générale (la troisième de sa vie). Le prêtre édifié l'autorise à lui servir la messe malgré ses haillons. Un infirme lui demanda comment il faut aimer Dieu. « Il faut, dit-il, pour cela, trois cœurs réunis en un seul : un cœur qui ne soit qu'amour et tendresse pour Dieu, un cœur de charité et de zèle pour le prochain, et un cœur de pénitence et de haine pour soi-même ». On commençait à parler de lui comme d'un saint : il prit la fuite.

À Rome, mêlé à la foule des pauvres, il visite les basiliques, le Colisée. Chaque lieu augmente sa ferveur. Ses haillons, les ligatures grossières qui compriment les plaies de ses jambes, tout inspire le dégoût. Mais son regard opère des miracles de conversion. Sa nourriture ? Une soupe qu'il reçoit chaque jour dans une tasse de bois, à la porte de telle ou telle communauté religieuse. Son habitude de faire l'aumône aux autres pauvres provoque l'admiration et lui attire aussi des avanies dont il est le premier à se réjouir.

À Bari, passant devant le soupirail de la prison, il est touché par les plaintes des détenus. Ayant déposé son crucifix à terre, contre son chapeau, il quête pour eux en chantant les litanies de Notre-Dame.

À Vérone, à une Clarisse qui lui avait donné un morceau de pain, il déclare qu'il souhaite ardemment mourir : « Ainsi, je ne serai pas témoins des malheurs qui vont fondre sur l'Église ».

Onze fois, lors de ses séjours à Rome, le saint fit le pèlerinage de Lorette, à travers l'Apennin. Sans prendre ni repos ni repas, il déposait sa sacoche à l'entrée de la basilique, entrait pour adorer jusqu'à la fermeture. Don Valeri, le sacristain, le prit en affection. Il lui proposa de rester pour servir des messes : « Dieu ne me veut pas dans cette voie », dit-il.

Après avoir essayé le Père Temple (qui laissait trop voir son admiration), il prit l'habitude de se confesser au sacriste qui lui interdit de coucher dehors. Obéissant, il accepta une soupente chez les Sori qui tenaient commerce d'objets de dévotion. À chacun de ses séjours, ces braves gens s'ingéniaient à améliorer son régime et son vestiaire. Pratiquement, tout son temps se passait en prière. À son dernier séjour (1782), il prédit à ses amis son prochain départ pour le ciel.

Le dernier séjour à Rome et la mort.

À Rome, Benoît passait ses matinées à Notre-Dame des Monts. L'après-midi, il recherchait de préférence les églises où le Saint-Sacrement était exposé. On se mit à l'épier. À plusieurs reprises, on le vit simultanément en plusieurs endroits. Au plus fort de sa prière, il s'élevait parfois de terre. Les accès de ce genre se firent de plus en plus fréquents. L'abbé Marconi, à qui il se confessa avant la semaine sainte, l'entendit lui faire sur la Révolution française de saisissantes révélations.

Le dimanche des Rameaux, il fit ses pâques à Sainte Marie Majeure. Se sentant défaillir sur le chemin de Sainte Praxède, il acheta une mesure de vinaigre qu'il avala d'un trait. « Jésus-Christ en a bien bu avant de mourir », dit-il au marchand qui tentait de l'en empêcher.

Pendant les premiers jours de la semaine sainte, Notre-Dame des Monts le vit chaque matin. Il se traînait ensuite d'église en église. Son ami, le boucher Zaccarelli, le rencontrant au milieu d'un groupe de gens apitoyés, lui proposa une chambre et un lit. Benoît accepta à la condition qu'on ne le déshabillât pas. C'est là qu'il reçut l'extrême-onction. On défilait pour contempler le saint, qui s'endormit en Dieu le mercredi soir.

Les enfants parcouraient la Ville : « Le Saint est mort, le Saint est mort ! » Rome s'ébranla. Le corps fut transporté à Notre-Dame des Monts au milieu des acclamations. Pendant les derniers jours de la semaine Sainte, ce fut un continuel triomphe. Miracles et guérisons se succédaient. Il fut inhumé chez la Vierge Marie qu'il avait tant aimée.